



Communication et organisation

29 | 2006

Figures de l'urgence et communication

L'urgence, symptôme de l'hypermodernité : de la quête de sens à la recherche de sensations

Nicole Aubert



Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3365>

DOI : 10.4000/communicationorganisation.3365

ISSN : 1775-3546

Éditeur

Presses universitaires de Bordeaux

Édition imprimée

Date de publication : 1 juin 2006

Pagination : 11-21

ISSN : 1168-5549

Référence électronique

Nicole Aubert, « L'urgence, symptôme de l'hypermodernité : de la quête de sens à la recherche de sensations », *Communication et organisation* [En ligne], 29 | 2006, mis en ligne le 19 juin 2012, consulté le 30 avril 2019. URL : <http://journals.openedition.org/communicationorganisation/3365> ; DOI : 10.4000/communicationorganisation.3365

Ce document a été généré automatiquement le 30 avril 2019.

© Presses universitaires de Bordeaux

L'urgence, symptôme de l'hypermodernité : de la quête de sens à la recherche de sensations

Nicole Aubert

- 1 La mutation du rapport au temps qui s'est produite depuis une quinzaine d'années constitue une des caractéristiques les plus marquantes du fonctionnement de la société contemporaine. Avec l'avènement de la dictature du « temps réel » qui régit l'économie, et celui des nouvelles technologies de la communication permettant l'émergence d'un espace-temps mondialisé, notre société est devenue une société du *présent immédiat* et trois nouvelles façons de vivre le temps sont apparues au premier plan : *l'urgence*, *l'instantanéité* et *l'immédiateté*. L'instantanéité technologique, jointe aux exigences d'une concurrence mondialisée, a entraîné le règne de l'immédiateté. Et l'exigence d'immédiateté contribue à produire l'urgence, même quand celle-ci n'est pas nécessaire. Impliquant l'idée d'une intervention immédiate pour éviter que se produise un scénario aux conséquences dramatiques (Jauréguiberry, 1998), l'urgence était autrefois réservée à des domaines bien circonscrits où l'irréversible était en jeu (urgence médicale, urgence juridique avec la procédure du référé). Elle s'est maintenant étendue au domaine économique et elle est devenue un mode de fonctionnement usuel dans les entreprises, comme si l'irréversibilité d'une possible mort économique de celles-ci était en jeu. Elle s'accompagne même d'une sorte de surenchère dans la demande : de la catégorie « urgent », qui correspondait il n'y a pas encore si longtemps à un mode de traitement des dossiers un peu exceptionnel, on est passé au « très urgent » pour à peu près tout et certaines entreprises ou administrations vivent maintenant sous le règne du *TTU* permanent, tout étant demandé en « très très urgent », comme si l'escalade dans la pression était susceptible d'apporter une réponse au caractère non extensible du temps.
- 2 C'est donc cette dernière catégorie, l'urgence, en tant qu'aboutissement ultime de cette mutation du rapport au temps, qui apparaît comme le symptôme le plus caractéristique de la société du présent immédiat que nous nommons « hypermoderne ». Mais dans le cadre de cette communication, ce sont toutes les incidences de la temporalité très courte

qui sous-tend cette société, et pas seulement celles de l'urgence, que je souhaiterais évoquer.

- 3 Mais d'abord, pourquoi parler d'*hypermodernité*, au lieu de la notion, plus couramment utilisée, de *post-modernité* ? Rappelons que la notion de post-modernité était apparue pour exprimer le constat d'une rupture avec les idées qui sous-tendaient la Modernité, notamment celles selon lesquelles le progrès, les découvertes scientifiques et, plus globalement, la rationalisation du monde représenteraient une émancipation pour l'humanité. Cette idée de rupture avait correspondu au moment historique au cours duquel les structures institutionnelles d'encadrement social et spirituel de l'individu s'effritaient, voire disparaissaient (abandon des grandes idéologies comportant une dimension explicative du monde, affaiblissement des repères et des structures d'encadrement et de sociabilité traditionnelles -famille, partis, Eglise, école-), tandis qu'émergeait, sous l'influence notamment de la consommation de masse, un individu libéré de toute entrave et soucieux avant tout de sa jouissance et de son épanouissement personnels.
- 4 Cependant ce concept de postmodernité, peu à peu délité, ne paraît plus à même de rendre compte des bouleversements les plus récents de la société contemporaine. La notion d'hypermodernité, mettant l'accent sur la radicalisation et l'exacerbation de la modernité, semble mieux adaptée pour le faire. *Hyper* est une notion qui désigne le trop, l'excès, l'au-delà d'une norme ou d'un cadre. Elle implique une connotation de dépassement constant, de maximum, de situation limite. L'accent est donc mis non pas sur la rupture avec les fondements de la modernité mais sur l'exacerbation et la radicalisation de la modernité. On retrouve une idée voisine chez Marc Augé (1992) lorsque, utilisant un concept voisin, la *surmodernité*, il insiste sur la notion d'excès, de « surabondance événementielle » du monde contemporain, surabondance « qui encombre aussi bien le présent que le passé proche » et qui empêcherait de « penser le temps ». Il précise d'ailleurs lui-même que la surmodernité constitue « le côté face d'une pièce dont la post-modernité ne nous présenterait que le revers : le positif d'un négatif ». Cette notion d'excès, qu'il met en avant, est aussi soulignée par Georges Balandier (1994) qui met également l'accent sur le nouveau rapport au temps qui caractérise la surmodernité. La surmodernité, dit-il, « soumet à l'excès. Elle ne cesse de multiplier, de diversifier les formes de l'expérience humaine, de la lancer dans l'inédit en la contraignant à se l'approprier, sans répit. Elle la conduit sur des chemins brouillés où l'espace et le temps ne sont plus définis par des repères familiers, ils deviennent ensemble des générateurs de dépaysement ; le moment et son lieu, le *hic et nunc* entretiennent une sorte d'alliance dans la discontinuité au prix d'une fragmentation de la vie, d'une incertitude quant à la définition de soi ».
- 5 C'est bien cette notion d'excès, de « trop », de fragmentation, dans un contexte de temporalité de plus en plus courte, qui paraît caractéristique sinon de la société hypermoderne, au moins du comportement des individus qui la composent. Si l'on tente de décrire ce qui caractérise l'individu hypermoderne (Aubert, 2004), on peut le faire selon plusieurs axes : celui de son rapport au temps, d'abord, dans la mesure où nous sommes passés d'une période où nous nous coulions dans les rythmes du temps, nous nous insérons dans les contraintes du temps, à une période où nous tentons de dominer le temps, de posséder le temps, entre autres grâce à l'instantanéité et l'ubiquité permises par les nouvelles technologies de la communication. Celui de son rapport aux autres, ensuite, marqué par des relations flexibles et éphémères et une difficulté à éprouver de

véritables sentiments. Celui de son rapport à soi, enfin, marqué par ce qu'on pourrait appeler « l'excès de soi ».

- 6 Mais c'est d'abord sur ce changement de temporalité que je voudrais revenir.

De l'épaisseur du temps à l'illusion de son abolition. Les revanches de l'urgence

- 7 Ce qui accompagne l'avènement de l'hypermodernité, c'est ce rapport au temps toujours plus court, ce passage d'une société où nous étions soumis au temps, où nous nous insérions dans ses contraintes, à une société où nous voulons dominer le temps. Jadis, le temps des individus était rythmé par les obligations de la vie sociale et du travail, c'était un temps contraint, partiellement, un temps dont la pesanteur se faisait sentir, mais un temps qui ne débordait pas les individus. *Ceux-ci ne tentaient pas de forcer le temps.* Désormais, nous voulons maîtriser le temps, le dominer, aboutissement ultime de la logique capitaliste pour laquelle « le temps, c'est de l'argent » et qui s'est traduite par une accélération de plus en plus forcenée. Et cette domination du temps par l'individu a pris, à notre époque, deux visages, que nous évoquons plus haut : celui de l'instantanéité d'une part, permise par les nouvelles technologies qui donnent à l'individu le sentiment de pouvoir abolir le temps, et par là de le maîtriser ; celui de l'urgence d'autre part, qui constitue une nouvelle forme de contrainte et même de violence.
- 8 En considérant le premier visage de la temporalité contemporaine, celui de l'instantanéité, on pourrait avoir le sentiment qu'à l'épaisseur du temps d'autrefois, à sa pesanteur parfois, aurait succédé une volatilité du temps, une instabilité extrême, une légèreté totale, presque une abolition de ses contraintes. Beaucoup des témoignages recueillis au cours de la recherche que nous avons menée sur *Le culte de l'urgence* (2003) et de celle que Francis Jauréguiberry a consacrée à l'impact des téléphones mobiles sur le rapport au temps (2003) montraient à quel point, grâce à ces technologies, les gens vivaient le sentiment de s'appropriier le temps, d'en être maîtres, d'en déjouer les pièges, de jongler avec lui. En un mot d'être, en partie au moins, affranchis des contingences de l'espace et du temps, puisqu'ils peuvent désormais être là, joignables, sans être localisables en un endroit précis, et régler une quantité de problèmes sans bouger de chez eux. D'où un sentiment d'ubiquité existentielle, une impression de pouvoir être partout à la fois en tenant la terre entière au bout de son téléphone portable ou de son ordinateur.
- 9 Mais ce premier visage du temps contemporain a son revers : avec l'avènement du règne de l'urgence, aboutissement de la logique d'accélération forcenée inhérente au système capitaliste, ce n'est pas l'épaisseur du temps qui ressurgit, c'est sa violence (Laïdi, 2000). L'instantanéité elle-même n'était pas exempte d'une nouvelle forme de contrainte, du fait de la simultanéité désormais requise entre l'injonction à agir et l'acte qui doit en découler : « mon patron me demande quelque chose, je dois lui apporter la réponse dans l'instant », expliquaient ainsi bon nombre des cadres interrogés au cours de la recherche évoquée plus haut. En quelque sorte, l'instantanéité arrime l'individu à l'immédiat. Mais l'urgence est beaucoup plus radicale, qui tyrannise les individus (Laïdi, 1999) en les contraignant à faire toujours plus de choses en toujours moins de temps, qui les oblige à sacrifier leur sens et leur désir du travail bien fait et les égare trop souvent dans une confusion entre l'urgent et l'important qui ne leur permet pas de prendre le recul nécessaire pour prendre la vraie mesure de la hiérarchie des priorités. D'où, d'ailleurs, ces

pathologies de l'urgence qui apparaissent, dans lesquelles certains individus finissent par fonctionner comme des « piles électriques qu'on ne peut pas débrancher » ou qui « tournent en rond, comme un embrayage ou une boîte de vitesse qui tourne dans le vide » ou encore qui « pètent les plombs » (Aubert, 2003). Les métaphores utilisées rendent bien compte d'une sorte de confusion homme-machine, produite par le mode de fonctionnement requis dans un contexte exigeant une réaction immédiate et instantanée. N'étant plus sollicitée au niveau de sa réflexion, ne pouvant plus prendre le temps du recul et de l'analyse, sommée de réagir de manière toujours plus rapide pour gérer un télescopage permanent d'actions ou de réponses à apporter dans l'instant, la personne finit par fonctionner sur sa seule dimension « énergétique », comme une centrale électrique ou un circuit électronique dont, à certains moments et du fait d'une surchauffe prolongée, les branchements ou les connections sauteraient brutalement, comme sous l'effet d'un gigantesque court-circuit.

- 10 C'est donc un tableau nuancé qu'il faut tracer de ce nouveau rapport au temps et des visages différenciés qu'il déploie : si l'instantanéité donne à l'individu le sentiment de pouvoir s'affranchir du temps, l'urgence incarne la résistance du temps, elle est « violence » du temps (Laïdi, 2000). L'instantanéité est donnée à l'individu, l'urgence s'impose à lui, même si certains la vivent et la prennent comme une amphétamine de l'action. Dans les deux cas, l'individu s'efforce de nier le temps. Par l'instantanéité, il pense *abolir le temps*. Par l'urgence, en traitant le plus de choses possible dans le moins de temps possible, il veut *triompher du temps*. Mais s'il advient que l'urgence le submerge et l'emprisonne dans un rythme infernal, il se retrouve englué dans le temps, vaincu par le temps. L'instantanéité, quant à elle, le dispense d'un combat mais peut, selon les cas, le libérer de l'espace-temps ou l'arrimer à l'immédiat.
- 11 Les conséquences de ce nouveau rapport au temps se déclinent de multiples façons : elles contribuent à dessiner le visage d'un individu dominé, pour ne pas dire enfermé, dans le présent le plus immédiat. Elles entraînent un rapport à soi marqué par l'excès, comme si l'enveloppe du temps était devenue trop étroite pour l'individu et qu'il s'agissait en quelque sorte de la forcer en permanence pour y faire rentrer le maximum de ses désirs, de ses aspirations, de sa volonté de réalisation ou de sa quête de jouissance.

La primauté de l'instant

- 12 Les exigences du présent immédiat absorbent à ce point l'individu qu'elles semblent ne lui laisser plus d'autre alternative que de s'engloutir dans le seul présent, un présent qui règnerait désormais en maître, déniait toute pertinence à la référence au passé et rendant impossible, voire sans objet, toute projection dans le futur. C'est en tous cas le constat que font plusieurs auteurs¹, dans leur réflexion sur la recomposition de la temporalité contemporaine. La plupart de ces analyses caractérisent cette temporalité par référence au *présentisme* et à l'éphémère, l'hypothèse étant que nous serions en train de passer du futurisme au présentisme, c'est à dire à une forme de rapport au temps où le présent serait à lui-même son propre horizon. Un présent sans futur et sans passé ou ne générant, presque au jour le jour, que le passé et le futur dont il aurait quotidiennement besoin (Hartog, 1995).
- 13 Cette centration sur le présent immédiat semble bien le dénominateur commun des enfants de la société de l'instantanéité ou de ceux qui passent leur temps, « le nez dans le guidon », à devoir régler toujours plus vite des problèmes dont l'urgence –vraie ou

fausse- ne fait que croître. En témoigne par exemple cette réflexion d'un professeur de philosophie qui, parlant de ses élèves et tentant de décrire en quoi leur attitude différait de celle de leurs aînés² disait : « ils vivent dans le présent le plus immédiat et ne se sentent concernés par aucune antériorité ». De même, dans certains centres de consultation et de traitement psychanalytiques, les responsables décrivent leurs patients comme « captifs d'un éternel présent » (Donnet, 1997). Certaines observations psychiatriques vont dans le même sens et mentionnent un « écrasement sur le présent » des patients qu'ils ont en charge.

- 14 Ce n'est pas seulement une centration sur le présent qui s'observe, c'est aussi un rapport à l'instant présent vécu comme s'il devait être le dernier, qui semble caractéristique de cette façon de vivre le temps. Cette dernière attitude n'est pourtant pas totalement nouvelle puisqu'en 1850, déjà, observant ses contemporains en Amérique, Tocqueville remarquait qu'« aussitôt qu'ils ont perdu l'usage de placer leurs principales espérances à long terme, ils sont naturellement portés à vouloir réaliser sans retard leurs moindres désirs et il semble que *du moment où ils désespèrent de vivre une éternité, ils sont disposés à agir comme s'ils ne devaient exister qu'un seul jour* »³. Cette phrase écrite il y a plus d'un siècle était prémonitoire. La tendance dont il observait les prémices s'est exacerbée jusqu'à l'extrême : pris dans les rouages de l'économie du « présent éternel » (Laïdi, 2000), englué dans les innombrables choix que permet la société marchande, focalisé sur la satisfaction immédiate de ses désirs, l'individu contemporain semble devenu non seulement un « homme-Présent » (Laïdi, 2000), incapable de vivre autrement que dans le présent le plus immédiat, mais plus encore un *homme-Instant* (Aubert, 2003), talonné par l'urgence et la pression temporelle à court terme, passant d'un désir à un autre dans une impatience chronique traduisant une incapacité à s'inscrire dans une quelconque continuité de soi, et recherchant des sensations fortes liées à la seule jouissance de l'instant présent.

Un rapport à soi marqué par l'excès

- 15 C'est cette quête de sensation forte, visant à rendre chaque instant aussi intense que possible, qui nous paraît représentative du rapport à soi-même de l'individu contemporain, un rapport marqué par une sorte d'excès permanent, comme s'il fallait parvenir à faire rentrer un trop plein d'aspirations en tous genres dans un contenant temporel trop étroit. Nous avons déjà souligné cette notion d'excès, en lien avec la « surabondance événementielle du monde contemporain », dont parlait Marc Augé. On retrouve la même idée dans la dichotomie opérée par Robert Castel, quand il oppose à l'individu « par défaut », l'individu « par excès », produit de l'individualisme de marché. L'individu hypermoderne, en effet, ne se contente pas de vivre dans un changement permanent et un tourbillon d'événements, il est pris dans des situations ou développe des comportements marqués par l'excès : excès de consommation, excès de jouissance, caractérisé par un « toujours plus », une sorte de devoir de jouissance, mais aussi excès de pressions, de sollicitations, de stress. C'est un individu qui, en quête de performances toujours plus grandes, se brûle dans l'hyperactivité, tout en se débattant dans un rapport au temps toujours plus contraignant, un individu qui, parfois, se « défonce », que ce soit dans la toxicomanie, le sexe ou les sports extrêmes. Il est en cela l'envers absolu de l'honnête homme des siècles classiques, celui de la juste mesure et de l'équilibre, qui fut longtemps l'idéal moral et social et dont on ne parle plus aujourd'hui, tant il a quelque chose de désuet, voire de ringard, au regard de ce que valorise la société contemporaine.

- 16 Quant à la « surabondance » qui constitue le cadre de vie de l'individu hypermoderne, elle ne se rapporte pas seulement au monde extérieur, elle touche aussi son monde intérieur qui semble souffrir, lui aussi, d'une sorte de trop-plein. Ainsi chez ce cadre supérieur qui expliquait combien cette façon de vivre en permanence « dans la pression, le débordement, la cavalcade, la fuite en avant », de vivre « à trois cent à l'heure », d'être « emporté par le maelström de la vie, inondé par le quotidien », de risquer à tout moment « la crise cardiaque, la rupture d'anévrisme, le cancer foudroyant », constituait pour lui une jouissance profonde à chaque instant de sa vie et lui permettait de « ne jamais se poser de questions », de ne jamais « voir la mort arriver », en un mot d'évacuer la question du sens.
- 17 Par ailleurs, on observe aussi un type d'attitude consistant à vivre chaque instant comme s'il était le dernier et qu'il faille le consommer jusqu'à plus soif pour le gorger d'éternité. Ainsi, par exemple, dans un des modes d'investissement les plus significatifs de ce rapport à l'excès, celui qui s'opère dans les sports à risque, les sports de l'extrême, où le sportif se mesure non seulement à des records mais aussi à l'épreuve de la mort. La multiplication de ce type de comportement à travers la figure des « néo-aventuriers » indique qu'il ne s'agit pas là d'un phénomène marginal. Dans ce cas, le sens paraît donné par la sensation unique éprouvée par le sportif de l'extrême, sensation qu'il cherchera à renouveler pour se sentir exister. Comme l'exprime David Le Breton (2002) dans son étude sur les conduites à risque : « la limite physique vient remplacer les limites de sens que ne donne plus l'ordre social. Ce que l'on ne peut pas faire avec son existence, on le fait avec son corps ». On retrouve ici, transposée au registre des sports extrêmes, la quête de jouissance par le débordement permanent dont parlait ce cadre, cité plus haut, pour qui la cavalcade et le « maelström permanent » constituaient une façon de se sentir exister et de tromper l'ennui, tout en conjurant l'angoisse de la mort. Ce qui se joue dans ce type de comportement témoigne, selon nous, d'un nouveau type de rapport à la transcendance que nous appelons *la transcendance de soi*. Celle-ci se caractérise par le fait que la source de sens vers laquelle on se projette n'est plus, comme dans les religions traditionnelles, extérieure à soi-même, elle est intérieure : la source de sens, c'est soi-même, en tant qu'on est capable de se porter à ses limites les plus extrêmes, à l'incandescence de soi-même, pourrait-on dire.

Un rapport aux autres marqué par l'éphémère

- 18 Mais le changement survenu dans notre rapport au temps, dont nous venons de montrer l'impact sur le rapport à soi-même, imprègne bien d'autres aspects de la vie de nos contemporains. Celui du rapport aux autres est aussi une émanation directe de la temporalité très courte qui caractérise notre société et on a l'impression que l'individu contemporain, inséré dans cette société flexible, sans frontières et sans limites, société où rien ne dure, société fluide ou « liquide », pour reprendre l'expression de Zygmund Bauman (2000), semble avoir du mal à éprouver de véritables sentiments. Et on peut penser que cette difficulté est à mettre en relation avec la flexibilité et la fluidité des systèmes économiques contemporains qui imposent l'immédiateté et l'instantanéité des relations, en mettant à l'écart l'éventualité, voire la capacité de l'engagement dans le temps (Haroche, 2004). On peut aussi se demander comment l'horizon à très court terme qui structure bon nombre des actions de l'individu contemporain se traduit dans sa façon d'entrer en relation avec les autres et dans les échanges qu'il peut entretenir avec eux.

- 19 Richard Sennett, observant « la corrosion du caractère » (2000) qui affecte l'individu contemporain, souligne bien l'impossibilité de vivre des valeurs de long terme –fidélité, engagement, loyauté– dans une société qui ne s'intéresse qu'à l'immédiat et dans laquelle les exigences de flexibilité généralisée empêchent d'entretenir des relations sociales durables et d'éprouver un sentiment de continuité de soi, le tout au sein d'entreprises constamment disloquées et restructurées. On voit bien que le fondement de cette impossibilité est de nature économique –flexibilité obligée, restructurations permanentes– mais, en même temps, on s'aperçoit que la structure familiale, au sein de laquelle se construisent les personnalités, intègre l'impact de cette mutation économique et adapte son mode d'éducation à cette nouvelle donne. La famille, comme le montre Christopher Lash (2000), ne constitue ainsi plus aujourd'hui le creuset qu'elle a longtemps été, dans lequel se forgeaient des personnalités stables destinées à un monde où les places étaient clairement définies. Dans un environnement où disparaît de plus en plus tout ce qui est continu, durable et solide, l'éducation familiale met dorénavant l'accent sur la capacité d'adaptation et de changement et forme des personnalités « désengagées », flexibles, capables de construire et reconstruire des identités multiples. La même remarque est faite par Shirley Turckle (1997) qui, étudiant les mutations de l'identité à l'époque Internet observe que « ce qui est maintenant décisif, c'est la capacité d'adaptation et de changement », préférées à la stabilité, désormais considérée comme rigide.
- 20 Quant aux engagements durables et attachants, Dick Pountain et David Robins dans leur étude sur *L'esprit cool* (2001), montrent comment ils ont été remplacés par des rencontres brèves, ordinaires, éphémères et interchangeable, « *des rencontres où les relations commencent aussi vite qu'elles cessent* ». Les liens sociaux sont plus nombreux qu'avant, plus faciles à établir plutôt, mais ils sont plus fragiles. Le bouleversement du marché amoureux par l'explosion des sites de rencontre sur Internet en est aussi une illustration : de plus en plus de connections et de rencontres possibles, sans commune mesure avec le nombre de partenaires qu'un homme ou une femme pouvait, jusqu'à il y a peu, rencontrer à l'échelle de toute sa vie, mais pour quelle durabilité ? Et que dire des nouveaux modes de rencontre que sont les *speed dating* où les partenaires ont sept minutes pour se présenter l'un à l'autre et décider ou non de la poursuite d'une relation ? C'est cette « éphémérisation » des relations, jointe à une exigence de « rentabilité » immédiate, qui paraît profondément représentative de la relation à l'autre à l'ère hypermoderne.
- 21 Dès lors, privé du temps et de la durée qu'exigent les sentiments, l'individu hypermoderne peut-il encore éprouver autre chose que des sensations ? Sentir « *peut-il encore être de l'ordre du sens et du sentiment, inscrits dans la durée* » et ne tendrait-il pas maintenant à se confondre avec la seule sensation, celle qui est éprouvée dans le flux ininterrompu des événements et des changements dans lesquels l'individu est désormais plongé ? (Haroche, 2004). Il semble bien que, tant sur le registre du rapport à soi-même qui se joue, plus qu'avant, dans la recherche de sensations intenses ou extrêmes, que sur celui du rapport à l'autre qui, faute de temps, se traduit souvent par une quête de sensations rapides et éphémères, on soit passé du long terme au court terme, de la durée à l'intensité brève, et de la quête d'un sens à donner à sa vie à la poursuite de sensations rapides et intenses, soit pour s'étourdir et évacuer ainsi la question du sens, soit pour trouver dans les limites du corps une frontière de sens que ne donne plus l'ordre social.

BIBLIOGRAPHIE

- Aubert N., *Le Culte de l'urgence*, Flammarion, Paris, 2003
- Aubert N., *L'individu hypermoderne* (dir.) Editions Eres, 2004
- Bauman Z., *Liquid Modernity*, Cambridge, Polity Press, 2000
- Chesneaux J., *Habiter le temps*, Bayard, Paris, 1998
- Donnet J.L., Une évolution de la demande au centre Jean Favreau, *Revue française de psychanalyse*, coll. « Débats de psychanalyse », novembre 1997.
- Haroche C., « Discontinuité et insaisissabilité de la personnalité : le rapport au temps dans l'individualisme contemporain », dans Zawadzki P. (sous la direction de), *Malaise dans la temporalité*, Publications de la Sorbonne, 2002
- Haroche C., « Manières d'être, manières de sentir de l'individu hypermoderne », in Aubert N. (dir.) *L'individu hypermoderne*, Eres, 2004
- Hartog F., « Temps et histoire. Comment écrire l'histoire de France », *Annales HSS*, 6, 1995.
- Jauréguiberry F., « Télécommunications et généralisation de l'urgence », *Sciences de la société* n° 44, mai 1998
- Jauréguiberry F., *Les branchés du portable*, PUF, Paris, 2003
- Laïdi Z., *Le sacre du présent*, Flammarion, Paris, 2000
- Lasch C., *Haven in a heartless world*, Basic Books, New-York, 1977 ; *La culture du narcissisme*, Climats, 2000
- Lipovetzky G., *L'empire de l'éphémère*, Gallimard, Paris, 1991
- Poutain D., Robbins D., *L'esprit cool*, Editions Autrement, Paris, 2001
- Sennett R., *Le travail sans qualités*, Paris, Albin Michel, 2000.
- Sue R., *Temps et ordre social*, PUF, 1994
- Taguieff P.A., *L'effacement de l'avenir*, Galilée, Paris, 2000
- Tocqueville de A., *De la démocratie en Amérique* (1840), Garnier-Flammarion, 1981, vol. II.
- Turckle S., *Life on the screen. Identity in the age of Internet*, New-York, Touchstone, 1997
- Zawadzki P., (dir.) *Malaise dans la temporalité*, Publications de la Sorbonne, Paris, 2002

NOTES

1. Voir notamment Taguieff P.A. *L'effacement de l'avenir*, Galilée, Paris, 2000, Laïdi Z. *Le sacre du présent*, Flammarion, Paris, 2000, Chesneaux J. *Habiter le temps*, Bayard, Paris, 1998, Zawadzki P. (dir.) *Malaise dans la temporalité*, Publications de la Sorbonne, avril 2002, Lipovetzky G. *L'empire de l'éphémère*, Gallimard, Paris, 1991, Sue R. *Temps et ordre social*, PUF, 1994.
2. Cité par Jean Chesneaux, au cours du colloque « Modernité, la nouvelle carte du temps », Cerisy, septembre 2001.

3. Tocqueville, *De la démocratie en Amérique (1840)*, Garnier-Flammarion, 1981, vol. II, partie II, chapitre 17, p. 187-188